

Jean-Paul Dubois

JE PENSE À
AUTRE CHOSE

R O M A N

Éditions de l'Olivier

Je voudrais dire ici toute ma gratitude à ceux qui, à leur insu ou sciemment, m'ont apporté aide et soutien pendant la rédaction de ce livre: David Lagache et Jean-Baptiste Harang. Marie-Christine Otal, André Corman, médecins; Olivier Moch, Jean-Michel Wermelinger, de Météo France à Toulouse; Pierre Laurent, navigateur tropical à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe; Johanne Paquette, Michèle Corbeil, Serge Théroux, Pascal Assathiany, hôtes chaleureux et bienveillants à Montréal, Québec; Gilles Mingasson, photographe à Los Angeles; Jimmy Cohen, basketteur d'avenir à Jérusalem.

T E X T E I N T É G R A L

ISBN 978-2-8236-1623-1

(ISBN 2-02-036036-5, 1^{re} publication poche
ISBN 2-87929-144-5, 1^{re} publication)

© Éditions de l'Olivier/Éditions du Seuil, 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

JE PENSE
À AUTRE CHOSE

Jean-Paul Dubois est né en 1950 à Toulouse, où il vit actuellement. Auteur de nombreux romans (*Je pense à autre chose*, *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*), d'un essai (*Éloge du gaucher*) et de récits de voyage (*L'Amérique m'inquiète*), il a obtenu le prix France Télévision pour *Kennedy et Moi* (Le Seuil, 1996) et le prix Femina pour *Une vie française* (L'Olivier, 2004). Il est journaliste-reporter au *Nouvel Observateur*.

« L'ampoule était petite, et debout là dans sa faible lumière avec ma fille derrière moi, je sentis, comme cela m'arrive parfois, une tristesse m'envahir. Sans doute me demandais-je pourquoi, de toutes les vies qui auraient pu être miennes, j'ai eu celle que je viens de décrire. »

ETHAN CANIN

Je voudrais me laisser aller, ne plus avoir peur, ne plus me préoccuper du jugement des autres. Je voudrais me débarrasser de toute pudeur, de toute réserve, et faire une chose que l'on ne peut espérer raisonnablement accomplir qu'une seule fois durant son existence : dire la vérité.

1

J'ai enterré trop de chiens pour feindre d'ignorer ce qui m'attend. Tout n'est plus désormais qu'une question de temps, de patience. Autrefois, je me vantais d'aimer la compagnie des mouches. Désormais, je trouve leur empressement déplacé quand je les vois, fébriles, têter mon épiderme.

Tous les matins, l'infirmière de jour glisse une aiguille dans la veine de mon bras. Je suis à ce point accoutumé à cette intervention que je n'éprouve ni douleur ni appréhension au moment de la piqûre. Je laisse l'Anafranyl se mélanger lentement à mon sang.

Avec un peu de bonne volonté et l'aide des quelques médecines que l'on me dispense, je pourrais retrouver une vie à peu près normale. Mais cette perspective ne me tente pas. Je préfère m'en tenir aux dispositions que j'ai arrêtées.

Depuis l'été dernier, bien des choses ont changé. Mon odeur corporelle s'est modifiée, mes cheveux ont blanchi, je me suis décharné et j'ai surtout anormalement vieilli. Lorsque je me considère dans le miroir, lorsque j'examine cette pâte grise qu'est devenue ma peau, je prends l'exacte mesure de mon état. Mais cela n'est rien à côté du délabrement de mon esprit. Au fil des jours, je suis parvenu à le mettre en ruine, à le déconstruire. Ce fut un travail de longue haleine, méthodique mais aussi totalement paisible. Régresser est un exercice reposant. Aujourd'hui, je suis un homme enfoui.

Si je sors temporairement de mon trou, si je m'astreins à écrire ce compte rendu analytique, c'est pour prouver que ma réclusion n'est pas volontaire, que je n'ai pas, du moins au départ, délibérément choisi la solitude de ma cellule, que mes proches se sont ligüés pour m'enterrer vivant. À l'issue de cet examen, chacun saura ainsi que j'ai été piégé, que je ne suis pas ici de mon plein gré.

Je m'appelle Paul Klein. Mon nom est inscrit sur le flacon de la perfusion. Cet élixir que l'on m'injecte quotidiennement depuis plusieurs mois est censé m'apporter les vitamines du bonheur. Je me plie sans rien dire à cet exercice convenu. Mais autant arroser un arbre mort.

Je suis allongé sur mon lit. L'infirmière règle le débit de l'écoulement en me parlant d'une émission de télévision que je n'ai pas vue. Avec la langue je caresse mes dents. J'occupe la chambre 41B à la clinique psychiatrique Weisbuch de Jérusalem.

Cela va faire huit mois que je suis arrivé dans cette ville. J'étais venu passer quelques jours auprès de mon frère Simon. Je ne suis jamais reparti. Parfois, lorsque je regarde le ciel et les toits avoisinants, la tristesse me submerge comme une nausée. Et je vomis. D'une manière générale, les médicaments me maintiennent à flot, dans une posture assez proche de celle d'un homme qui fait la planche, à la merci du moindre clapot. Je n'attends pas de visites. D'ailleurs, personne ne vient jamais me voir.

Simon est mon frère jumeau. Notre ressemblance physique est confondante. En revanche, je n'ai pas le souvenir que Simon et moi ayons eu une opinion ou un sentiment en commun. Toute notre jeunesse, nous nous sommes affrontés ou, au mieux, ignorés. Au lieu de nous rapprocher, comme c'est souvent le cas, notre gémellité nous a toujours embarrassés ou exaspérés. Pour ma part, je n'ai jamais pu admettre de partager les traits de mon visage avec un autre. Lui, je le crois aujourd'hui, m'a toujours détesté pour ce que j'étais et parce que j'existais.

Nous nous sommes perdus de vue il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il a quitté la France pour venir vivre à Jérusalem. Avant son départ, nous avons eu de très vives discussions sur le sens et l'opportunité d'une pareille décision. Pourquoi cette passion subite pour Israël, cet air hautain et méprisant avec lequel il me traitait de «demi-juif»? À la différence de mon jumeau, je n'ai jamais éprouvé le moindre sentiment d'appartenance envers une quelconque communauté. Par goût mais aussi par timidité, j'ai toujours préféré vivre à la lisière

JE PENSE À AUTRE CHOSE

des choses et des gens. Lorsqu'on me demandait parfois de me définir, de dire qui j'étais, j'avais une réponse toute faite. J'expliquais avec sincérité que j'incarnais le contraire de mon frère.

Je suis né en 1950, je n'ai donc jamais eu à souffrir de m'appeler Klein. Je savais que, traduit dans ma langue, *klein* signifiait «petit». Et cela me convenait parfaitement.

L'infirmière de jour s'appelle Norma, son homologue de la nuit, Anny, je crois. L'une m'injecte des doses de stimulants, l'autre me bourre de gélules tranquillisantes. Je vis ainsi au gré des cocktails psychiatriques, tel un baudet que l'on fouette et qu'aussitôt on réfrène. Cela ne va pas, évidemment, sans altérer quelque peu mon idéation. Mes pensées sont instables et souvent peu cohérentes. Je mélange beaucoup de choses, l'essentiel avec l'anecdote.

À ce point de mon travail, je prends conscience des difficultés que je vais rencontrer pour conduire cette histoire et la mener à son terme. Mais je garde courage. Je veux parvenir à mes fins, même si aujourd'hui j'ai la conviction intime que je ne quitterai jamais Jérusalem.

Cette ville sinistre et poussiéreuse me hante. J'ai honte d'avoir un jour à mourir ici.

Au mois de mars dernier, un dimanche après-midi, à Montréal, je reçus un appel téléphonique d'un certain Arie Tsarian, médecin à la clinique Weisbuch de Jérusalem. Il s'exprimait dans un français très pur sans forcer la voix, en dépit de la mauvaise qualité de la communication. Il disait soigner mon frère Simon depuis six semaines pour un syndrome dépressif qui ne semblait céder à aucun traitement. Ayant appris mon existence, il me proposait de me rendre en Israël pour visiter mon jumeau. Sans rien ignorer de la nature conflictuelle de nos rapports, il espérait que quelque chose sortirait de cette rencontre.

– C'est votre frère qui nous a signalé votre existence. Il ne vous a pas directement réclamé, mais nous a donné suffisamment d'informations pour que nous n'ayons aucune peine à vous trouver.

Si, à l'époque, j'avais eu deux doigts de bon sens, j'aurais répondu que je n'avais pas de frère, que j'étais fils

unique et que le monde était rempli de Paul Klein. Au lieu de cela, je balbutiai mon accord et promis de prendre le prochain avion.

Il m'arrive parfois de caresser entre mes doigts les clés qui ouvraient les portes et les serrures de mon ancienne vie. En égrenant ce maigre trousseau, je prends la mesure de tout ce que j'ai perdu. Je sais aussi que je ne ferai plus aucune prévision météorologique.

C'était mon métier. J'aimais ce travail, sa composante éphémère. Il ne me déplaisait pas d'être pris en défaut par la descente inopinée d'un front froid ou la divagation d'une bande nuageuse. Je connaissais mieux les alés du ciel que la vie sur la terre. Lorsque j'avais un peu de temps libre, je rêvais sur les relevés cartographiques de l'Altiplano.

Je m'étais promis d'aller un jour en Bolivie étudier le régime des pluies. Me voilà désormais reclus aux portes du désert par 31° 47' de latitude nord et 35° 14' de longitude est. Météorologiquement parlant, Jérusalem est une ville sans le moindre intérêt. D'un point de vue professionnel, on ne peut pas tomber plus bas.

J'ai quarante-six ans. Mon père, Éthan, est mort en 1984 d'une hémorragie cérébrale. Édith, ma mère, lui a survécu six ans, jusqu'à ce que son cœur l'abandonne, un après-midi d'été. Ce jour-là, le hasard voulut que je passe la voir. Je l'ai trouvée assise dans son fauteuil, les yeux grands ouverts sur une revue qu'elle tenait serrée dans ses mains. Je me souviens d'avoir pris un siège et

d'être resté assis près d'elle un long moment, sans éprouver réellement de tristesse, sentant seulement le vide m'envahir tandis qu'autour de moi, dans cette pièce où j'avais si longtemps vécu, ressurgissaient des images de ma jeunesse.

Simon revint d'Israël pour l'enterrement. Lorsqu'il arriva au cimetière, je ressentis ce malaise familier en apercevant son visage en tout point semblable au mien. Il embrassa ma femme, Anna, et me serra la main. Après la cérémonie, nous échangeâmes quelques mots, distants comme si jamais nous n'avions vécu ensemble dans le ventre d'Édith.

La froideur de ces retrouvailles me rappela le comportement glacial que Simon avait déjà adopté à mon égard le jour de mon mariage.

J'ai épousé Anna Baltimore le matin de mes vingt et un ans. C'était en février 1971 et il neigeait.

La veille de la cérémonie, alors que j'étais sur le point de m'endormir, mon frère ouvrit la porte de ma chambre et, sans en franchir le seuil, déclara : « Papa a honte que tu te lies avec des *goyim*. » Sa silhouette massive, pareille à une statue de bronze, se découpait dans la lumière du couloir. Il était demeuré ainsi un instant, immobile et silencieux, puis s'était retiré, me laissant seul dans le noir. Même si je savais mon père incapable de formuler une pareille opinion, l'intrusion perverse de Simon m'avait bouleversé et rempli de doutes.

Anna Baltimore était la fille d'un juge toulousain acariâtre prétendant à de lointaines ascendances britanniques. Élevée dans la religion protestante, elle ne fréquentait pas davantage les temples que moi les synagogues. Nous nous sommes mariés civilement sous le regard réprobateur du magistrat qui, jusqu'au dernier instant, tenta de nous convaincre de la nécessité d'une bénédiction religieuse, fût-elle administrée par un rabbin.

Anna était brune, mince, avec des yeux sombres et frais comme un caveau, des yeux au fond desquels on savait, d'emblée, pouvoir reposer en paix. Lorsque je l'aperçus pour la première fois, assise à la terrasse d'un café, je roulais en moto sur les boulevards. Sans réfléchir, je rebroussai chemin et garai ma BSA sur la contre-allée, à quelques mètres d'elle. Je ne me souviens plus combien de temps je suis resté là, à cheval sur ma machine, absorbé dans ma contemplation. Aujourd'hui encore, je serais capable de décrire les vêtements qu'elle portait cet après-midi-là, sa chevelure ramenée en arrière, sa queue de cheval qui reposait comme un croissant sur son épaule. Je fixais cette fille avec une sorte d'effroi, une peur panique de la perdre avant même de l'avoir rencontrée, de lui avoir parlé. Je la fixais à la façon d'un incurable qui s'accroche à la vie.

Elle, sans me voir, buvait un soda en souriant à son compagnon. Cela n'avait aucune importance. J'étais jeune, je croyais en mon étoile, même si j'éprouvais ce sentiment intimidant que ressent un alpiniste au pied de la paroi lorsqu'il mesure l'immensité de sa tâche, lors-

qu'il n'a d'autre ressource que de posséder la montagne du regard.

Je revins les jours suivants à la même heure, au même endroit. Et elle était là. Toujours vers ces heures du soir où l'oisiveté s'empare du Sud. Je me tenais discrètement à l'écart, posé sur la selle de mon engin, priant pour qu'un jour elle vînt s'asseoir sur le tansad. En attendant, je me contentais de l'observer tandis qu'elle buvait et fumait des Craven A.

Par la suite, je m'enhardis et osai m'installer à une table du café. J'étais à quelques mètres de son corps. J'épiais le son de sa voix et grappillais quelques bribes de ses conversations. Je pouvais détailler le grain de sa peau, qui était aussi lisse qu'une peinture de voiture neuve. Anna fréquentait un groupe d'étudiants dont la mise et les manières reflétaient l'aisance de la bourgeoisie. Sa façon de s'exprimer, de s'habiller, me laissaient croire qu'elle aussi avait grandi dans ce milieu. Ce n'était pas mon cas.

Mon père tenait un petit magasin d'appareils de photo et réparait des téléviseurs dans l'arrière-boutique. Bien que dépourvu de la moindre qualification en la matière, il possédait des doigts inspirés, capables d'identifier les organes défaillants comme un chien flaire la trace. Je le revois encore tâter ces entrailles électroniques, palper les châssis basculants et annoncer au client, avec l'air du praticien contrit : « C'est la THT. » Ou bien : « Le tube est mort. » Ou encore : « Un problème de linéarité. » Dans ces moments, son visage devenait aussi grave que celui d'un cancérologue contraint de vous avouer le pire. Il

était, je crois, sincèrement affecté de devoir annoncer de mauvaises nouvelles. Ainsi n'osait-il jamais chiffrer une réparation onéreuse, préférant laisser ce soin à ma mère. En revanche, il n'aimait rien tant que rétablir une image par un simple réglage et rendre l'appareil à son propriétaire sans lui facturer ses services. Il arborait alors le sourire du magicien qui, une fois encore, sous l'œil émerveillé du public, a fait sortir un lapin de son chapeau. Éthan était né pour redonner vie aux choses. Il aimait réparer tout ce qui lui tombait sous la main. Et il savait tout faire. En dépit de ses maigres connaissances en électronique, il était passé sans effort des postes à lampes en noir et blanc aux téléviseurs couleur transistorisés. Pour asseoir ses compétences, il avait, un jour, acheté un oscilloscope afin de tester scientifiquement la valeur des composants. Mais il n'utilisa jamais cet engin, préférant de beaucoup s'en remettre à la sagacité de ses doigts et opérer à la façon d'un guérisseur.

Lorsqu'il n'œuvrait pas dans son arrière-boutique, Éthan s'enfermait dans son petit laboratoire éclairé au sodium pour développer des films ou procéder à des agrandissements photographiques que lui avaient confiés ses clients, pendant qu'Édith vendait quelques pellicules et de médiocres 24 × 36 à visée décalée. Mon père n'avait jamais eu les moyens de posséder un stock digne de ses ambitions, et ne présentait dans ses vitrines que des caméras de modeste catégorie. Souffrant de cet état de fait, il répétait sans cesse à ma mère : « Il ne faut pas mentir aux clients sur la qualité de ce que nous leur proposons. Il n'y a

que quatre marques prestigieuses dans le monde : Rollei-flex, Hasselblad pour le $6 \times 6,4$ Leica et Nikon pour le petit format. Tout le reste, c'est du second rayon. »

Inutile de dire qu'aucun de ces boîtiers ne trôna jamais à la devanture du magasin. En revanche, mon père se faisait régulièrement envoyer les catalogues de ces firmes, qu'il étudiait pendant des jours avant de les serrer dans des chemises qu'il rangeait minutieusement dans son bureau. Éthan était un homme d'un caractère doux, qui entretenait des rapports aimables avec ses clients tout autant qu'avec ses fournisseurs. Je ne le vis se mettre en colère qu'une seule fois : le jour où un voyageur de commerce de la maison Polaroid lui présenta ses appareils à développement instantané. Éthan détestait cette technique qui lui volait une part de son travail. Il le fit savoir à son visiteur, qu'il éconduisit prestement en le traitant d'affameur. C'était pour mon père un mot lourd de sens, et très inconvenant.

Tandis que je rôdais autour du cercle doré des intimes d'Anna, je songeais à la petite boutique de mon père, à son univers confiné qui sentait l'hyposulfite de sodium et la soudure à l'étain. C'est parmi ces odeurs rugueuses et tenaces que j'avais grandi. Elles avaient imprégné ma mémoire à jamais. Au moins saurais-je toujours d'où je venais. Je n'avais nullement honte du métier de mon père ni de ses revenus modestes. J'admirais l'ingéniosité et les mains d'orfèvre de cet homme qui ne prétendait pas savoir grand-chose, ne s'aventurait pas à expliquer la

vie mais donnait aux siens le confortable sentiment de tenir le monde dans le creux de sa main.

J'avais la conviction qu'un jour je présenterais Anna à Éthan. Et lui, pour camoufler son embarras, dirait une phrase comme : « Vous êtes trop jolie pour vous intéresser à mon fils. »

En attendant, je continuais mon siège aussi assidu que discret. Ainsi avais-je eu tout le temps de remarquer que, chaque soir, Anna quittait la terrasse en compagnie d'un homme apparemment satisfait de lui-même. Ce garçon, qui devait être mon aîné de quatre ou cinq ans, semblait jouir d'une certaine popularité et se pavait dans un petit cabriolet de sport Sunbeam, qu'il garait ostensiblement à la lisière des tables. Mes longues séances d'observation m'avaient permis de constater qu'Anna ne manifestait jamais à son égard le moindre geste de tendresse. Lui, en revanche, sitôt assis à son côté, posait son bras sur ses épaules. Ce geste mâle et machinal, dépourvu d'affection, n'avait d'autre but que de signifier à l'assistance : « Ceci est ma propriété, cette femme m'appartient en propre. »

Cette assurance arrogante, cette confiance démesurée en soi, me rappelaient le comportement et les attitudes de mon frère. Je n'en détestais que davantage ce rival suffisant au physique commun, au timbre de voix dissonant, qui ne cessait de parler de lui et des affaires qu'il prétendait avoir plaidées avec audace, l'après-midi même, au palais de justice. C'était en effet un de ces jeunes avocats

DU MÊME AUTEUR

Compte rendu analytique
d'un sentiment désordonné

Fleuve noir, 1984

Éloge du gaucher

Robert Laffont, 1987

Tous les matins je me lève

Robert Laffont, 1988

Le Seuil, « Points » n° 118

Maria est morte

Robert Laffont, 1989

Le Seuil, « Points » n° 1486

Les poissons me regardent

Robert Laffont, 1990

Le Seuil, « Points », n° 854

Vous aurez de mes nouvelles

Robert Laffont, 1991

Le Seuil, « Points » n° 1487

Parfois je ris tout seul

Robert Laffont, 1992

Une année sous silence

Robert Laffont, 1992

et Le Seuil, « Points » n° 1379

Prends soin de moi

Robert Laffont, 1993

Le Seuil, « Points » n° 315

La vie me fait peur
Le Seuil, 1994
et « *Points* » n° 188

Kennedy et moi
Prix France Télévision
Le Seuil, 1996
et « *Points* » n° 409

L'Amérique m'inquiète
« *Petite Bibliothèque de l'Olivier* »
n° 35, 1996

Si ce livre pouvait
me rapprocher de toi
L'Olivier, 1999
et « *Points* » n° 724

Jusque-là tout allait bien
en Amérique
L'Olivier, 2002
et « *Petite Bibliothèque*
de l'Olivier » n° 58

Une vie française
Prix Femina, 2004
L'Olivier, 2004
et « *Points* » n° 1378

Vous plaisantez,
monsieur Tanner
L'Olivier, 2006